

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarne@alicepro.fr

site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

C'est l'hiver, les arbres
sont en bois.

Jules RENARD



15 janvier 2010 – 2^e année – N° 22
Saint-Rémi

À la Saint-Rémi, ne fais rien à demi

1,50 €

Mon Panthéon est décousu

par Bruno TESTA

VOUS PENSIEZ être tranquille comme Baptiste, plus poussière que ne l'envisageait l'Ecclésiaste, et voilà que des rumeurs bruissent, insistantes, qui vous réveilleraient presque si vous n'aviez le sommeil d'outre-tombe. Il est question de vous transférer dans la capitale, dans un grand sarcophage quatre étoiles, style pyramide républicaine, de vous refroidir encore plus si possible ce qu'il vous reste d'os en compagnie de compagnons tout juste bons à jouer aux osselets !

C'est ce qui pourrait arriver au pauvre Camus, prénom Albert, prix Nobel de littérature. Voilà ce que c'est aussi... À taquiner la peste en littérature, on finit par attraper le choléra !

Je récapitule. Quitter Lourmarin dans le Lubéron, petite concession de Provence qui fleure bon le soleil, les cyprès, et où mijote au thym et au romarin Bosco, l'auteur de *L'Âne Culotte*, pour vous retrouver dans le frigo de la République ? Pas de quoi se réjouir ! Encore seriez-vous vampire – c'est à la mode – je dis pas. Soulever son couvercle à la nuit tombée, sucer en catimini le sang de quelques touristes égarés rue Mouffetard, car mieux vaut

Mouffetard que jamais, n'est-ce pas... Mais un fils de la lumière et de l'Algérie, non !

D'ailleurs, faut-il panthéoniser un écrivain ? Quand on s'appelle Victor Hugo, on a le cadavre épique. Quand on s'appelle Malraux, on a le cadavre épileptique. Un monument boursouflé pour des proses boursoufflées, ça se tient ! Ce qui sauve Jean-Paul Sartre de la panthéolonade ? Son strabisme politique et son éternelle nausée !

Cela dit, vous remarquerez que tous les grands écrivains – et il y aurait matière à loi artistique – ne sont pas panthéonisables, loin s'en faut.

La preuve ? Par Proust, par Céline, par Genet, pour ne prendre que la sainte trinité de notre XX^e siècle. Et Rimbaud ? Et Baudelaire ? Non, bien sûr ! Et Rabelais ! Ah, ah, Rabelais au Panthéon ? On se gondole. Et Villon, l'argotiste sexuel ? Et Sade ? Imaginez la gueule des panthéonisés en voyant Sade s'approcher avec son fouet !

Non, le Panthéon devrait être la punition ultime, ce dont on menace les enfants : « Si tu n'es pas sage, tu finiras au Panthéon ! » Ce n'est pas du ressort des écrivains de jouer au paon Léon pour les nouilles. Brassens l'avait

à lire dans ce numéro

page 2

Chantal Le Bobinnec, *Ce n'était qu'un rêve*

page 3

Étienne Orsini, poème sans titre

Béatrice Courraud, *Les gens qu'on aime...*

pages 4 et 5

Pierre Merle, *Au Cristal, café littéraire...*

P. Desalmand, *Stendhal et le voisin de palier*

Sylvie Hérout, *Noël à contre-jour*

pages 6 et 7

J.-P. Mesnard, *Vive le Général de Gaulle*

Yves Reynaud, *Profession de foi*

Emmanuelle Grangé, *Pan, le printemps*

page 8

D. Gabriele, *Le beurre, l'argent du beurre...*

Florence Issac, *Haiïku*

page 9

Jacques Phoebé, *La verrue*

AGENDA

le babel, *Accusé réception du vent*

pages 10 et 11

À TRAVERS LA LUCARNE, M. A.-L., expos

Armel Louis, *Les soirées littéraires*

page 12

Jean-Michel Platier, *Choucroute de la mer*

Bernard Gasco, *Les Chinoises*

compris qui préférerait passer sa mort en vacances. Le Panthéon, c'est le fantasme nécrophore des vivants. Ou alors des vicieux : tous les nécrophages, nécrophiles, nécro dodo quelque chose.

Pour un écrivain digne de ce nom, le Panthéon est forcément décousu, avec le risque de ne montrer au public que le trou de son ...

Ce n'était qu'un rêve

par Chantal LE BOBINNEC

CETTE NUIT, j'ai fait un rêve très agréable : je volais au-dessus de Paris. L'air était léger, le soleil brillait en inondant la ville. À un moment donné, je me suis trouvée en vue du Carrousel du Louvre. Il y avait une manifestation impressionnante. Je descendis pour voir de quoi il s'agissait. Des banderoles s'agitaient dans tous les sens. Sur l'une, je vis « OPÉRATION COUP DE BALAI », sur une autre « LES BANQUIERS ET LES PATRONS VOYOUS AU TROU » et, tout près de moi sur un calicot, « LES PÉDOPHILES SUR UN BÂTON ON LES ENFILE ». Je dis à la personne qui le tenait :

– Moi, à votre place, je leur coupe-rais les couilles.

Et elle me répondit :

– Mais on peut très bien faire les deux.

Cette réponse m'allait comme un gant. Puis le chef de la manif s'approcha de moi et me demanda :

– Et vous, que réclamez-vous ? Y a-t-il quelque chose que vous voudriez obtenir ?

– Ah oui, tenez, regardez en face, la Pyramide, elle me gêne. Au fond, il y a une magnifique façade qui est cachée par cette horreur. Y aurait-il un moyen pour enlever ça ?

– Mais bien sûr, madame, et ça ne sera pas long.

Puis il frappa dans ses mains :

– Les barbares, où êtes-vous ? Venez par ici.

À ce moment, je vis une vingtaine de jeunes gens encapuchonnés, avec des battes de base-ball, entourer leur chef.

– Vous voyez cette Pyramide... cassez-moi ça tout de suite.

Le temps de compter jusqu'à dix, et il n'y avait plus qu'un amas de verre.

– Êtes-vous contente maintenant ? fit-il en se tournant vers moi.

– C'est parfait, je suis ravie, vous êtes très efficace, mais pourriez-vous enlever tous ces débris ? Ça fait désordre.

– Mais bien sûr, me dit-il.

Puis, s'adressant aux barbares :

– Allez chercher un camion. Déblayez-moi toute cette verrerie, et que ça saute !

Enfin satisfaite, je me renvolai. Quel plaisir de planer comme un oiseau et de voir Paris de cette façon. Je saluai la tour Eiffel en passant : entre vieilles dames, on n'allait pas se faire des vacheries. D'abord, elle ne me dérangeait pas, et en plus elle apportait des



devises. Les Japonais viennent en France uniquement pour la voir, ce serait bête de l'effacer.

Je me sentais si bien que je décidai de continuer ma promenade. Au loin, je reconnus la bibliothèque François Mitterrand. Ah, celle-là, il faudrait bien la détruire ! Quels sont les imbéciles qui ont construit cette aberration, et décidé de mettre des livres derrière des vitres ? J'espère que les incunables sont restés rue de Richelieu. (À la fin, tout de même, ils ont compris qu'ils s'étaient plantés, et ils ont ajouté des volets en bois.)

Le plus drôle, ce sont ces escaliers de plusieurs étages, en bois précieux évidemment, où il est écrit sur les marches : « EN CAS DE PLUIE, VEUILLEZ EMPRUNTER LA RAMPE ANTI-DÉRAPANTE ». Cela veut dire que quand elles sont mouillées, on risque de se casser la gueule.

En survolant cette bibliothèque, j'avais bien une idée pour l'éliminer, mais c'était irréalisable malheureusement... Pour détruire ces quatre tours, il faudrait quatre avions. Trop onéreux ! Surtout en temps de crise... Tout à coup, un vent violent me fit tourbillonner, et je partis comme un boulet de canon. On aurait dit que Mitterrand, lisant dans mes pensées, me chassait de sa bibliothèque. Au moment où j'allais me fracasser contre un cumulo-nimbus, quelqu'un m'attrapa par le bras et une voix me dit :

– Heureusement que j'étais là !

En levant la tête, je reconnus Gen Paul.

– Alors, t'es allée voir le chef-d'œuvre de Mitterrand ? C'est un toc... Il avait du culot, le mec, de donner son blaze à une fiente pareille ! Ah, Paname a bien changé !

Il avait l'air de bien s'amuser.

Et il disparut comme il était venu, mais j'étais contente de voir que nous étions du même avis.

La bourrasque me ramenant au-dessus du Louvre, je constatai avec jubilation la disparition de la Pyramide... et je me réveillai dans mon lit, le sourire aux lèvres, satisfaite de ma nuit. Je chantonnais en préparant mon petit-déjeuner. Puis, comme tous les jours, je partis prendre mon bus. En arrivant au Carrousel, cela me fit penser à la manifestation monstre d'hier au soir, et je me dis qu'on allait sûrement en parler au journal télévisé. Puis je tournai la tête à gauche, et là... je la vis... oui, la Pyramide, elle était toujours à la même place, obstruant toujours la vue de la façade qui se trouvait derrière.

J'étais catastrophée, et je pensai : « Mais alors, ce n'était qu'un rêve ? Dommage ! »

Les fleurs du printemps sont les rêves de l'hiver racontés, le matin, à la table des anges.

Khalil GIBRAN

La chaleur dilate les corps.
C'est pourquoi les jours
sont plus longs en été
qu'en hiver.

Léo CAMPION

Je trouverai le temps
De derrière les horloges

Cet instant négligé
Peut-être même

Un siècle
Par miracle échappé
À la course éperdue

Ce printemps déployé
Dans les bras reverdis
Après avoir été
Si longtemps oublié

Cette saison sans âge
Ni ride que tes sourires

Je trouverai le temps
De prendre mon élan

Pour m'en aller filer
Étoile au firmament

Sans jamais redescendre
En scories ou en cendres

Et quand tout avenir
Se trouvera révolu

Le temps de demeurer
À jamais suspendu

À hauteur de possibles

Étienne ORSINI



Les gens qu'on aime...

par Béatrice COURRAUD

DIMANCHE 20 décembre 2009. J'ai pris
le train de Paris à Orthez à 18 h 15.

J'espérais que tu m'appellerais avant
mon départ.

Tu ne m'as pas appelée.

LES GENS QU'ON AIME LE PLUS
NE DONNENT JAMAIS DE NOUVELLES.

Je n'ai pris dans mes bagages ni ordi-
nateur ni portable. Je t'avais transmis
le numéro de téléphone de ma cou-
sine en te disant : « Si tu veux me
joindre, on ne sait jamais. »

Mardi 22 décembre 2009. Tu ne m'as
pas appelée.

LES GENS QU'ON AIME LE PLUS
NE DONNENT JAMAIS DE NOUVELLES.

Mes élancements du cœur redou-
blent, par intermittence, tantôt le jour,
tantôt la nuit, des coups qui se sui-
vent et ne se ressemblent pas. Le jour,
ils m'obligent à regagner ma cham-
bre et à attendre que la douleur se
calme, un peu.

Là, j'ai pris du travail, commencé à
écrire le récit de ma rencontre avec
N. sans haine. Nous renouons ensem-
ble les fils de ma lointaine et doulou-
reuse enfance. N. est apparue dans ma
vie comme un miracle.

Ma rencontre avec toi, je l'aurais
voulue légère. Nos rires se sont éteints.
Toi, si pleine de fougue et de délica-
tesse, et moi, séduite par tes empor-
tements, ne mesurant que la distance
toujours plus grande qui nous sépa-
rait. Dans ce désir de partage, l'étrange
croisement de deux langages qui se
repoussent l'un l'autre loin de l'autre,
aux confins de nos univers. Tu m'in-
vites sur tes terres étrangères, tu t'in-
ventes, tu te réinventes, je me heurte
au jeu des miroirs, me brise à tes re-
flets, je franchis la frontière de ton
nom Frontera, « les noms du père »,
sans savoir où te reconnaître.

Nos mots, bientôt, écrits avec la rage
de nos vies, nos mots, bientôt, nous
allons les jeter ensemble à la face du
monde, entre désespoir et espérance.

L'une et l'autre, séparées et unies à
la fois.

Mercredi 23 décembre. Il pleut.

Jeudi 24 décembre. Nous visitons le camp
de concentration de Gurs *

Entre 1939 et 1944, 60 559 internés,
deux kilomètres et demi de forêt plan-
tée en 1945 pour dissimuler l'insoute-
nable, et presque aucune trace de ceux
qui ont vécu l'enfer dans les baraques
en bois et les marécages. Mémoire
effacée. Mémoire ensevelie.

Je suis amoureuse de toi, ma petite
nièce, mon Élodie, ma mélodie
d'amour. Tu m'appelles Biya, comme
le chien de tes grands-parents pater-
nels et cela me plaît. Je te répète : « Tu
es la plus belle petite fille du monde. »
Ta joie me transporte.

Vendredi 25 décembre. C'est Noël. Tu ne
m'as pas appelée.

LES GENS QU'ON AIME LE PLUS
NE DONNENT JAMAIS DE NOUVELLES.

Samedi 26 décembre au soir. Nous som-
mes sur la terrasse, assis tous les cinq,
côte à côte, sur des chaises pliantes.
Nous regardons les étoiles, comme
dans les tableaux d'Edward Hopper.

Dimanche 27 décembre. Je prends le train
d'Orthez à Paris à 18 h 05. Sitôt ren-
trée chez moi, je t'envoie un message
pour te donner de mes nouvelles.

* Le camp de concentration de Gurs, situé dans
les Pyrénées-Atlantiques, a « abrité », dans des con-
ditions inhumaines, 25 577 républicains espagnols,
6808 combattants des Brigades internationales,
26 641 Juifs d'Allemagne, 1470 résistants français,
63 gitans. Un certain nombre d'entre eux mourut
de froid, de faim, de désespoir.

« NOTRE PASSÉ commun me fait croire que tu sauras apprécier ce livre, aussi bien que son héroïne qui t'attend dans l'éternel décor des ports... » À la pâle lumière d'un jour gris qui tombait de la lucarne, j'observais Jean-Marie qui, Boyard au bec mais néanmoins sérieux comme pape en Pâques, était en train de rédiger sa dédicace. Nous étions le 8 janvier 1970... Quarante piges, tout rond ! Autant dire une sacrée paye !... On s'était d'abord retrouvés au Cristal, ce matin-là, Jean-Marie et moi. Forcément au Cristal. On y avait éclusé un café ou deux. Il parlait beaucoup, me semblait un chouya plus exalté que d'habitude, et il y avait de quoi. Et puis on est montés dans sa piaule, une chambre de bonne, au septième, tout en haut de l'immeuble de l'avenue de la République, où, au premier étage, se trouvait l'appartement de ses parents, chez qui il habitait encore. C'est là, dans son repaire quasi monastique, juste sous les toits, qu'il l'avait écrit dans le plus grand secret, ce satané bouquin dont il nous avait dévoilé l'existence seulement lorsqu'il avait eu la certitude qu'il serait publié. Pendant qu'il achevait sa dédicace, moi, face à lui, de l'autre côté de son petit bureau en bois blanc, je continuais de le regarder avec, il faut le dire, même si ça écorche un peu la gueule, un beau mélange d'admiration et d'envie. C'était son premier livre. Son premier roman. Jean-Marie avait 22 ans. Écœuré, il avait, suite aux chahuts de Mai 68, abandonné ses études à l'IDHEC pour, disait-il bien vaguement, « réfléchir et se consacrer à l'écriture »... Et cela, avec l'esprit d'autant plus libre et serein que l'armée – il le savait, avait tout fait pour et s'en félicitait – ne voulait pas de lui. Son premier roman, donc, à Jean-Marie. Rien que ça ! Un petit livre de cent quarante pages à la couverture blanc cassé sur laquelle il était écrit, de haut en bas : Jean-Marie Guillaume, *Maria Teresa*, Christian Bourgois éditeur. Bravo, mon salaud ! Bravo l'artiste ! Nous en avions tous

Au Cristal, café littéraire...

par Pierre MERLE



Jean-Marie Guillaume et Pierre Merle au Cristal en 1967.

rêvé et c'est toi qui l'as fait. Qui l'as fait le premier, en tout cas.

Des bouquins, il en publiera d'autres, Jean-Marie. Notamment *Mourir à Guernica* et *Le Shérif*, sous le pseudo de Jean Labrunie. Il fera de la critique littéraire au *Quotidien de Paris*, aussi, et deviendra scénariste pour le cinéma (*La Guerre des polices*, *La Raison d'État*, *Alger la Blanche*) et pour la télé, avant de connaître un sacré trou d'air. Ce sont des choses qui arrivent dans ce métier aussi... dans ce métier souvent. Aujourd'hui, il s'en est sorti. C'est l'essentiel.

Quand je dis « nous », je parle de la clique de jeunots qui, alors, et depuis trois ou quatre ans, fréquentait assidûment le Cristal et en squattait systématiquement les deux ou trois tables du fond. Et si nous le fréquentions, ce petit bistrot tenu par M'sieur et Ma'ame Marcel, c'est parce que, dans les années soixante, on avait été élèves soit au lycée Voltaire tout proche (ce qui était mon cas), soit à l'Institut Bonaparte, une boîte privée située dans la rue des Bluets qui, en face, remontait tout droit vers Ménilmuche. Et on y avait gardé nos habitudes.

Au Cristal, on parlait filles, pas mal rock, un peu jazz, et aussi « marie-

jeanne » (certains y touchaient déjà bien). On parlait également cinéma et puis aussi beaucoup – j'allais presque dire « surtout » – bouquins. Et avec véhémence, vous pouvez m'en croire ! Jean-Marie en pinçait furieusement pour André Breton, Nerval (d'où son pseudo) et Lautréamont ; Raphaël pour Lautréamont, Bataille et Allen Ginsberg ; Georges pour Rimbaud et Michaux ; Jacques pour Maupassant, Artaud et quelques auteurs de la Série Noire ; moi pour Céline, Graham Greene et... San-Antonio, etc. Chacun son couplé, son tiercé, voire son quarté gagnant, quoi ! Bien sûr, je l'ai dit, on voulait déjà tous écrire et, miracle – à deux exceptions près – on a tous écrit. En tant que journalistes, scénaristes, romanciers, nouvellistes, essayistes ou même poètes, voire un peu tout ça à la fois suivant les circonstances, mais on a tous écrit et publié. Il y avait parmi nous Georges-Olivier Châteaureynaud (à l'époque, on l'appelait Georges), qui allait se mettre à noircir de la copie dès 1972 et obtenir le prix Renaudot avec *La Faculté des songes* en 1982, Alain Pacadis (surnommé « Maldoror » par Jean-Marie) qui allait devenir chroniqueur de rock et chantre ultradéjanté des nuits parisiennes et branchées pour *Libération*, avant de finir tragiquement,

Stendhal et le voisin de palier

par Paul DESALMAND

Hubert Haddad, auteur aujourd'hui d'une bonne cinquantaine de bouquins, qui publia son premier roman, *Un rêve de glace*, en 1974, Jacques Labib, scénariste entre autres de *La Guerre des polices* (avec Jean-Marie), de *La Crime* (le film de Philippe Labro), de *La Baston* et de pas mal de téléfilms. Il y avait encore Raphaël Bassan, qui tourna son premier court-métrage, *Le Départ d'Eurydice*, en 1969, qui lança une éphémère revue littéraire avec Hubert Haddad, qui fut longtemps critique ciné à *Libération* et qui publia, parmi d'autres ouvrages, un recueil de poèmes échevelés à souhait, intitulé *Rites et rituels*.

D'accord, le Cristal, c'était pas le Bateau-Lavoir ni la Coupole, pas le Flore ni les Deux Magots, ou que sais-je... C'était juste un banal petit bouclard, un troquet de quartier presque aux confins du XI^e arrondissement. N'empêche...

Le Cristal n'existe plus. Lui a succédé L'Horloge, café-restaurant à l'ambiance feutrée et légèrement boboisante où ne s'aventurent pas les galvaudeux du coin, où ça ne fume plus, où ça convivialise moderne et où ça ne s'engueule ni ne déconne plus au fond de la salle. Bref, c'est toujours, si on veut, un café d'époque. Mais d'une tout autre époque...

Extrait d'un courrier à P. Desalmand

[...] Si vous avez un incendie chez vous ou si vous avez une crise cardiaque, votre voisin de palier pourra vous aider : appeler les pompiers ou le SAMU. Stendhal ne pourra pas faire grand chose pour vous [...].

Réponse

Cher monsieur,

J'admiraï votre calme. En réponse à vos lettres (deux ou trois par jour depuis dix jours, c'est de l'incontinence !), je n'étais pas toujours tendre. Vous restiez pourtant impassible et je commençais à admirer votre capacité à encaisser. Quand vous m'avez invité pour l'anniversaire de votre chat, je vous ai répondu que cela me paraissait débile. Vous ne vous êtes pas fâché et m'avez posément expliqué que cela marquait aussi l'anniversaire de votre mise en ménage avec Christian, anniversaire à l'occasion duquel vous aviez acheté ce beau siamois dont vous m'avez envoyé trois photos. Mais depuis que je vous ai dit

que vos manuscrits n'étaient pas publiables, votre ton se durcit.

Merci de vous intéresser à mon cœur, mais il ne bat pas la breloque et je mourrai sans doute d'autre chose que d'une crise cardiaque. Qui vous dit d'ailleurs que j'aie tellement envie de m'incruster. Quant à l'incendie, ne vous mettez pas en peine. Je vis dans une soupente. J'irai peut-être chercher la vieille dame du sixième, qui n'est pas très lourde. La portant dans mes bras, tel un héros de cinéma, je me sauverai par les toits. Installé un peu plus loin, je regarderai brûler mon immeuble avec le calme de Néron voyant s'embraser Rome, espérant seulement que ma maîtresse qui habite au troisième n'en réchappera pas.

Stendhal m'a soutenu dans la vie mieux que n'aurait pu le faire aucun voisin de palier compatissant. Il m'a aidé à garder le cap, à donner aux choses de l'esprit la part qu'elles méritent, à tendre vers une certaine élévation d'âme et, pour le citer carrément, à ne pas passer ma vie à haïr et à avoir peur.



Icebergs, icebergs,
cathédrales sans religion
de l'hiver éternel.

Henri MICHAUX



Noël à contre-jour

Sur l'asphalte souillé, la mendiante quémande.
Créature sans âge, femme sur le retour,
Elle n'attend de la vie rien d'autre qu'une offrande.
Depuis longtemps, pour elle, c'est le compte à rebours.

Gueule de clown barrée d'une infirme mimique,
L'homme arrache aux enfants à tout coup un regard,
Il s'amuse, le bougre, fascinant et cynique,
À claquer sous leurs yeux d'inquiétants pétards.

Au pied du haut sapin que domine une étoile,
L'enfant sourdement pleure, silencieux et chagrin,
Dissimulant à tous, sous le flou de son voile,
Son espoir d'un sourire, son désir d'un câlin.

Sylvie HÉROUT

Si vous avez raté le début : Le général de Gaulle va venir dans notre petite ville. La nouvelle provoque une grande excitation parmi la population. Tout le monde, grands et petits, est prêt à l'accueillir comme il le mérite. Moi, je ne suis pas fils de héros. Rien que pour ça, je déteste le général de Gaulle...

LE LENDEMAIN, donc, après une matinée terrifiante au cours de laquelle chacun avait pu une nouvelle fois raconter encore et encore la vie guerrière des siens, les aventures intrépides et trépidantes de l'héroïque parent, les élèves avaient été invités à se ranger devant leur classe, deux par deux, bien droits, et le directeur, Monsieur Bonaté, avait passé ses troupes en revue, corrigeant sèchement ceux qui n'étaient pas bien dans le rang, refroidissant les impatiences d'une claque cuisante. Chaque maître avait sorti son trente-et-un de la naphthaline, la cravate des dimanches et les chaussures neuves, pour la circonstance.

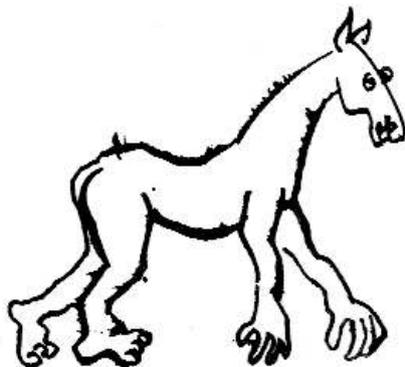
Au coup de sifflet, la longue colonne s'était étirée dans les rues de la ville, vibrant d'une joie contenue ; on sentait les cœurs légers, et les poitrines se gonflaient fièrement, prêtes à entonner un chant martial. À ma place, ventousé à la main gluante de Jean-Michel Cornilleau, je tenais mon rang et suivais la file, les jambes lourdes, enrôlé comme un malgré-moi. Je souffrais d'une colère muette, et mon estomac, ulcéré par cet embrigadement forcé, se tordait de coliques.

Le point de ralliement se situait sur le grand boulevard, qui avait été coupé à la circulation pour l'occasion. Une foule déjà épaisse se serrait derrière les barrières. La ville entière avait été invitée à pavoiser. Les usines étaient fermées, les commerces avaient baissé le rideau et toutes les écoles étaient là : le grand lycée, le petit lycée, l'école des filles, l'école des garçons, la maternelle. Même les écoles des curés : les garçons de Saint-Barnabé et les filles de Sainte-Bernadette. Les « bêtes à bon Dieu », comme on les appelait, les ennemis jurés de la Laïque, qu'on nous avait si bien et si sournoisement dressés à détester, quitte ensuite à nous châtier vertueusement de notre intolérance. Ils nous fai-

Vive le Général de Gaulle (suite)

par Jean-Pierre MESNARD

saient face, de l'autre côté de l'avenue, sagement alignés comme des cierges, avec l'abbé Courseau, momifié dans une soutane neuve. En d'autres temps, on leur aurait jeté des pierres, on les aurait insultés, on leur aurait montré notre cul ; mais là, non, on se regardait avec bienveillance ; on échangeait des sourires et de petits signes amicaux. Aujourd'hui était le jour de la grande réconciliation nationale, chacun était en communion avec l'autre, on s'aimait, on respirait le même bon air, on baignait dans la même sainteté républicaine.



Il nous fallait attendre, figés dans un quasi garde-à-vous et, au besoin, le pied de Monsieur Mandel, notre maître, s'insinuait entre nous comme un serpent pour nous instiller son venin disciplinaire d'un coup précis à la pointe du coccyx. Il avait toujours l'œil à tout, et son désir de présenter au général de Gaulle des enfants sains et bien tenus avait aiguisé sa vigilance. Toutes les têtes étaient tournées vers la droite, chacun savait d'instinct par où arriverait le Sauveur. À l'autre bout de l'avenue, tout là-bas à gauche, une fanfare avinée massacrait une marche

militaire, toujours la même, en boucle, au pied de la tribune qui avait été installée pour LE discours. Parce que c'était sûr, il y aurait un discours. J'imaginai avec terreur qu'il nous faudrait y assister, l'écouter jusqu'au bout ; et puis chanter la *Marseillaise*, ça n'était pas pour rien qu'on nous la faisait répéter depuis trois jours ; il y en aurait pour des heures. Jamais je n'avais eu une telle envie de retourner en classe – faire des devoirs, des dictées, de la grammaire, de la conjugaison, du calcul mental, des problèmes, des punitions.

On nous avait distribué à chacun un petit drapeau tricolore en papier, que nous serions invités à agiter le moment venu et exclusivement sur ordre. Monsieur Mandel, notre maître, avait bien insisté là-dessus : « le moment venu et exclusivement sur ordre ! »

Soudain, un frémissement se faisait sentir, et tout de suite une onde, comme une extase qui vient de loin, puis une décharge électrique qui parcourt la foule, d'un bout à l'autre du boulevard ; et les cous se haussaient, les têtes se dressaient, les corps se hissaient sur la pointe des pieds, les cœurs battaient plus fort, les poitrines s'asphyxiaient d'émotion. Le général de Gaulle apparaissait à l'horizon du boulevard, là-bas, à peine perceptible, comme un mât de navire au-dessus des vagues, qu'on devine plutôt qu'on ne voit dans la brume et qui prend de la netteté en approchant. Le Grand Homme, entouré des nains du conseil municipal qui sautillaient autour de lui comme des petits de maternelle accrochés au jupon de

la maîtresse, avançait bravement au beau milieu de la rue, saluant le bon peuple à petits gestes las, à droite et à gauche, exactement comme on le voyait faire aux actualités. Le cortège qui l'accompagnait, sirupeux cocktail d'autorités civiles, militaires et flagorneuses, convaincu d'édifier avec Lui un grand moment d'histoire, occupait crânement toute la largeur de la chaussée.

J'entendais la clameur que le Général soulevait sur son passage. Je la sentais se gonfler, enfler comme une grosse vague et déferler sur moi pour me submerger. J'avais d'un coup l'impression que le général de Gaulle n'était là que pour moi, qu'on l'avait envoyé jusqu'à moi pour me tenter, qu'il était l'instrument d'un supplice qu'on m'infligeait ; je croyais être le martyr de je ne sais quel rite initiatique, d'inspiration infernale. Je voyais tous ces visages hilares, possédés d'un étrange bonheur, je voyais toutes ces bouches qui poussaient ensemble le même cri de joie, toute cette foule, tous ces gens, toute cette masse qui braillait, qui acclamait, qui faisait alléger au Grand Maître d'une confrérie de héros.

Je sais bien que j'aurais pu baisser la tête, fermer les yeux, regarder ailleurs, penser à autre chose, attendre que ça passe ; j'ai même un moment songé à m'évanouir ; mais il fallait que je voie, pour bien être sûr, pour pouvoir un jour témoigner, pour dire J'y étais, on m'a obligé.

De la place où je me trouvais, je voyais mal ; j'étais trop petit, je n'étais pas devant – on avait mis les bons

élèves et les fils de notables contre les barrières, à la meilleure place, au meilleur endroit pour recevoir la poignée de main ou le gentil tapotage de joue qu'on accorde aux méritants ; certains avaient même pensé à prendre un joli bouquet qu'ils espéraient remettre. Jean-Denis Patural, fils de pharmacien, fils de maire et excellent élève, qui avait une vue idéale sur la perspective du boulevard, beuglait : « Je vois mon père ! je vois mon père ! il est à côté du Général ! je crois bien qu'il lui parle ! mon père parle au Général ! mon père parle au Général ! » Je me demande s'il n'a pas dit plutôt Mon père parle au Maréchal...

Le Général était maintenant tout près ; un mouvement de foule incontrôlable nous poussait en avant. Monsieur Mandel, notre maître, avec une impatience douteuse à se montrer fervent, nous tassait les uns contre les autres, « Attention, les enfants, ça va être à nous, à mon signal, à mon signal... » Et ce fut à nous. Le général de Gaulle passa devant nous, raide, sans même nous regarder, sans même me voir. Mon estomac et ma gorge se serrèrent d'un nœud supplémentaire. Enfin, monsieur Mandel, notre maître, autorisa les débordements de joie, libéra la liesse, comme un veneur lâche sa meute.

Alors, brandissant bien haut mon petit drapeau, je le secouai fiévreusement, déversant enfin toutes les larmes qui me noyaient de l'intérieur et criant à travers mes sanglots :

Vive le Général de Gaulle !
Vive le Général de Gaulle !
Vive le Général de Gaulle !



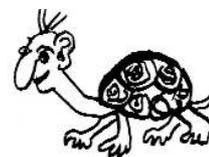
La haine, c'est l'hiver
du cœur.

Victor HUGO

Profession de foi

Ni Dieu
Ni maître
Ni salariat
Ni mariage
Ni propriété
Ni banques
Ni prisons
Ni télé
Ni rien
Ni moi
Pan !

Yves REYNAUD



Pan, le printemps !

Quelqu'un radotait.
Je balbutiais,
j'avais mon quant-à-soi
et les doigts gourds.
Je répondais en triturant le plâtre
le sang affluait des pieds en sol à la tête.
Je m'échauffais je m'échauffais.
Jusqu'aux coudes.
La première mouche de la saison
cognait la fenêtre.
Il parlait il parlait.
Dans mes oreilles blanches
seuls entraient
des blop malpropres.
Je jetais je jetais.
Des poignées de neige
sur la structure métal.
Il jactait jactait moins.
Les bras du bonhomme
en manches ligotés
dans un déchiré de coutures
ballottaient grotesques
allaient et venaient.
Je visais en dernier sa face de carême.
La mouche s'épinglait,
élytres bleutées écartelées,
rendant l'âme aux souvenirs légers,
sur le visage délivré.
Il ne bronchait plus.
J'approchais sur les pointes.
Mon souffle au sien
nous fondions.

Emmanuelle GRANGÉ

Le beurre, l'argent du beurre et le « culot » de la crème

par Dominique GABRIELE *

CE N'ÉTAIT PAS FAUTE de les avoir prévenus, mais il aura fallu quatre mois pour que les Français comprennent qu'ils avaient été bernés par les plus hautes autorités de l'État.

Moi-même, j'ai souvent douté en écrivant « Grippe-sous », en octobre, pour notre *Gazette*. Pourtant une petite voix, telle une fée clochette, me titillait : Vas-y. Dis la vérité ! Alors je me suis lancé. Hélas, mille fois hélas, car... j'avais raison. Si je devais réécrire le papier, je n'y changerais pas une virgule.

Le beurre

On nous prédisait 40 000 morts en France. Il y en eut 40. Comme dans les manifs, les chiffres auraient été révisés à la hausse par les préfetures. (Ce qui veut dire qu'il y en a eu moins de 40...) Ah bon, si peu ? s'écriait la ministre. Et avec ça, qu'est-ce que je vous mets ?

On nous préconisait de bouffer du Tamiflu, matin, midi, soir et entre les repas, mais curieusement, aujourd'hui pas dix Français sur un million ne connaissent la couleur de l'emballage de cet antiviral. Mieux, on nous l'a refilé gratis, alors que les pharmaciens comptaient revendre un traitement entre 500 et 800 euros pour une famille de quatre personnes. En dehors de la fête d'Halloween, aucun « concombre masqué » ne fut aperçu au détour d'un bois. Quant aux gels hydroalcooliques, ils furent détournés de leur usage, et les Français en ont fait leur apéro préféré en trinquant à la santé de Borloo.

L'argent du beurre

Mais notre Rosalie, ministre déléguée à la Santé et au Sport, ne se démonta pas. Elle sauterait même sur cette aubaine, le sport collectif le plus prisé des Français, j'ai nommé : *la course aux soldes* ! Bingo. C'est la période où les invendus peuvent se refourguer en toute légalité.

Des marchandises passées de mode, surplus d'une guerre imaginaire.

Alors, au risque de parodier Sylvie Joly dans son sketch *La pharmacienne*, notre ministre et potarde de service clamerait en pleine foire commerciale : « Dans un grand sac plastique, je fourre : 2 kg de Tamiflu, 100 masques Mickey FP2, des gants latex multicolores, une pochette de 10 tests de dépistage grippe A « à gratter », 3 litres de gel hydroalcoolique à consommer sans modération et enfin 10 lots de vaccins antigrippe A H1N1



Celvapan, 5 lots de Pendemrix et une entrée gratuite au centre de recherche de l'institut Pasteur. Dépêchez-vous, y en aura pas pour tout le monde ! » Et de rajouter : « Je suis pharmacienne, pas épicière. »

Le « culot » de la crème

Mais tout ce Grand-Guignol a un coût. Trois milliards d'euros. Je dis bien trois milliards ! Vingt-cinq pour

cent du déficit de la sécu ! Un milliard pour l'achat des vaccins, auquel il faut ajouter un milliard pour les frais d'inoculation, administratifs/logistiques. Ajoutons un milliard pour les transactions commerciales encore appelées « compensations ». Cependant le scandale a atteint des sommets quand il s'est agi d'estimer le coût d'une seule vaccination : 800 euros la dose. Tel est le résultat de l'équation entre estimations vaccinales de départ et vaccinations réelles !

Ainsi que je le concluais dans mon article d'octobre, cela nous aurait coûté moins cher d'observer la truite du bassin Montsouris et de conclure à son excellente santé.

Somme toute, bonne année à tous et au mois prochain, où nous évoquerons les ravages de la gastroentérite qui pointe son nez... si je puis dire.

* Auteur de *Savoir secourir*, prix Prescrire 1995.



Haïku

Rouge, or, plumes
Mèlent et tissent les fils
L'automne danse

Équerre vers la mer
la mosaïque, bloc de granit
perce la voie bleue

Florence ISSAC

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhères à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Catherine Neykov
13, square Charles Laurent
75015 Paris
catherine.neykov@wanadoo.fr

conditions d'adhésion	
membre fondateur	1000 €
membre bienfaiteur	500 €
membre adhérent	100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

La verrue

par Jacques PHOEBÉ

EN ARRIVANT à Paris, ma besace au côté et mon sac noir de l'autre, je pris le métro. Un enfant de quatre ou cinq ans s'approche de moi, tend un doigt vers mon œil :

– Pourquoi que t'as un bouton, là, sur le nez ?

La mère, gênée :

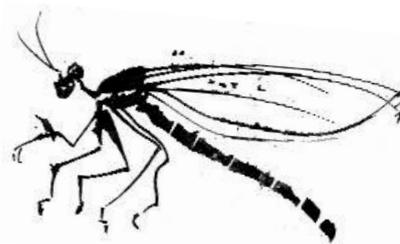
– Oh, veux-tu, veux-tu (faut lui dire *vous*) ! Excusez-le, Monsieur.

– Mais, Madame, c'est la question que posent tous les enfants, alors je leur réponds : « C'est parce que je me suis gratté un bouton, là, quand j'étais petit. »

Satisfait, l'enfant regarde sa mère en pensant peut-être : « Il a été petit, lui, le vieux monsieur ? »



dessins de
Jean-Jacques
GRAND



AGENDA

Parutions

- Chez Hachette, en livre de poche Jeunesse : *Dix contes de fantômes* de Jacques CASSABOIS.
- *La Dernière Plage : Machinations* - tome 1 (aventure/action) d'Oliver CARZON.
- Chez Omnia, en coll. poche, réédition de *Je vais tuer mon mari...* de Claire FOURIER (éd. Bartillat, 1997).
- Aux Éditions Infrarouge : *Les trois coups* de Roland Farjon, Thierry Jurain, Emmanuel Manciet, Florence ISSAC.
- Luc PERINO signale l'existence de son site, où sont rassemblées les réflexions que lui inspirent les dérives sociales, politiques et marchandes de la médecine : <http://luc-perino.blog.legeneraliste.fr/>

Événements

- Vendredi 22 janvier à 21 h, « Lectures croisées » : *Non, je n'ai rien oublié, mes années 60* de Béatrice Courraud et *Les Mots juteux au goût de poire* d'Isa-Meyer, au restaurant Secret République, 71, rue Armand Silvestre, 92400 Courbevoie (Gare SNCF Bécon-les-Bruyères), tél. 01 47 88 00 09.
- Le 22 janvier à 20 h 30 à Saint-Crépin-aux-Bois, salle Pillet Will, et le 23 janvier à 20 h 30 à la salle polyvalente d'Orrouy, 83 rue Montlville, Claude DUNETON joue son spectacle *Au plaisir des jouets*, accompagné au piano par J.-C. Feldhandler.

Accusé réception du vent

Un jour, un Monsieur de Musset a dit :
« Les chants désespérés sont les chants les plus beaux ».
C'est son idée.
Ils sont beaux parfois.
Mais les chants bien espérant aussi, parfois
– bien que Rilke déconseille de chanter l'amour : c'est
un piège permanent, entre le mièvre, le fade et le
banal ; les gens heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire.
Il faut juste chercher la lente, douce et dure résonance
de l'aimer.
Hier, il y avait du vent.
J'ai regardé : il venait de chez toi, et ça soufflait,
Dieu que ça soufflait !
Alors, je suis allé dehors.
Bras ouverts dans le vent, le vent, ce vent, le vent qui
me venait de toi, et puis toi au bout de mon vent,
et
j'ai marché la tête dans le vent,
le vent qui venait de toi,
le vent au moins de chez toi,
le vent au moins d'à travers toi.

Certains ont pensé à une faille dans ma calebasse,
à marcher comme ça, en humant le vent, à contre-vent.
Pouvaient-ils savoir que, saumon remontant le courant
d'air, je te revenais ?
Hier, j'ai embrassé le vent parce qu'il venait de toi
Parce que le loin d'après le bout du monde
Était plein de nous, plein de vent, de riens qui soufflent
De toi, de moi, et du vent qui nous unit.
Tu sais, l'amour c'est simple
Comme un espace, un intervalle, un différé
Où tu as ton aise et moi la mienne
Et au milieu : le vent.
Tu sais, le vent qui remplit le vide avec du rien,
le vent qui vient de moi,
le vent au moins chez toi,
le vent au moins à travers nous
contre marées et vents.
Un jour, un Monsieur de Musset a dit :
« Les chants désespérés sont les chants les plus beaux »,
mais, ce jour-là, il n'y avait pas de vent.

LE BABEL

À TRAVERS LA LUCARNE

Frédérique HATIER
La poésie des formes
du 18 au 30 janvier 2010

Vous pourrez voir ce mois-ci, à travers La Lucarne, une exposition de gouaches récentes de Frédérique Hatier. Je la savais, depuis des années, traductrice et écrivain, mais j'ignorais qu'elle faisait partie d'une catégorie très particulière, celle des artistes à double casquette. Depuis dix ans déjà, les arts plastiques sont son violon d'Ingres (Ingres étant d'ailleurs la source d'inspiration de plusieurs de ses portraits). Et La Lucarne des Écrivains est un lieu idéal pour les rencontres entre les arts. Frédérique, pourrais-tu nous donner quelques précisions concernant les livres auxquels tu as participé ?

Frédérique Hatier : Il y a *Samsâra - la vie, la mort, la renaissance, le livre du Dalai-lama* publié en 1996 aux éditions du Pré aux Clercs ; *Cœur de Glace*, traduit de l'américain Doug Allyn, publié en 2000 dans la Série Noire, Gallimard ; *The Spirit of Peace* illustré par les photos de Ian Cumming, aux éditions Thorsons en 2002. Et une *Anthologie thématique de la Beat Generation* qui n'a toujours pas trouvé d'éditeur. Mais je ne pense pas que cela ait la moindre importance, pas plus que les poèmes édités dans différentes revues – *Plein Chant*, *le Billard égaré*, *En Portées*, et d'autres encore oubliées, perdues quelque part dans un coin de ma bibliothèque.

M. A.-L. : Qu'est-ce qui t'a poussée vers les arts plastiques ?

F. H. : Un intérêt toujours très grand pour la peinture. Cela fait dix ans que je lui consacre tout mon temps libre. J'ai exposé des gouaches et des pastels aux Portes Ouvertes de Ménilmontant en octobre 2006, avant de faire une deuxième exposition à la Mairie du 12^e arrondissement, la même année. En 2007, j'ai de nouveau participé aux



Paternité

Portes ouvertes de Ménilmontant avec des tableaux, des huiles pour la plupart, Des réactions très positives m'ont encouragée. Pour ce qui est de cette série de gouaches récentes, elle a commencé en mai 2009, par un portrait réalisé sur un modèle vivant, une jeune élève venue d'Afghanistan. Tout le reste – portraits de femmes, portraits d'hommes et natures mortes – a été peint entre septembre et novembre 2009. Tous les tableaux sont de technique mixte (gouache et feutre), sur papier de format raisin, 50 x 65 cm.

M. A.-L. : J'ai été frappé, en voyant ces gouaches, dans ton studio, par le

portrait d'un homme que tout le monde a tendance à prendre pour une femme parce qu'il a les cheveux longs et qu'il tient un enfant sur les genoux. *Paternité* ?

F. H. : Oui, précisément. J'ai d'abord représenté des femmes, puis des hommes, notamment *L'artiste et la bête* (Bernard Buffet) et *Mon pote le gitan* (Tony Gatlif). Et enfin, des natures mortes comme *Le pain, le vin et la mandoline*. Pour *la Gazette de la Lucarne*, j'envoie une reproduction de *Paternité*.

Marc ALBERT-LEVIN

Les tableaux en reliefs

de Catherine WINTZENRIETH-VERNIER
du 1^{er} au 28 février 2010

Ardoise, marbre, verre, bois, métal sont les matériaux que je privilégie pour la réalisation de mes mosaïques et de mes tableaux reliefs.

J'aime jouer et confronter les diffé-

rences des textures, leurs poids, leurs couleurs, leurs masses, leurs réactions à l'ombre et la lumière.

La légèreté et la souplesse d'utilisation du bois contrastent avec la

dureté du marbre, la transparence du verre, son aspect lisse et froid s'oppose avec le caractère brut de l'ardoise et du métal oxydé.

Catherine WINTZENRIETH-VERNIER

D'abord... il y a ce désir
ce plaisir de faire
cette joie de la découverte
cette exploration

D'abord... il y a la matière
la terre
le pierre
le bois
le métal...

Puis... l'on découvre ce que l'on
ne savait pas que l'on cher-
chait
l'aventure s'avère plus
riche, plus intense
le risque aussi
plus grand qu'on ne
l'imaginait.
La joie devient exalta-
tion mais aussi doute,
perplexité, interrogation.

Lorsqu'ils sont venus chercher...



Cette matière, que l'on
malaxe, triture, cisèle
c'est soi-même qu'on
fouille, que l'on forge
inlassablement.

Il y a de l'alchimie dans
cette métamorphose
il y a de l'exorcisme, du
rituel magique dans
cette obsessionnelle
volonté de transformer
le monde en formes,

couleurs, rythmes.

Il y a des révélations
il y a des chutes libres.

Depuis la nuit des temps...
cette même force
cette énergie vitale
cette exigence intérieure
cette même nécessité
qui rend l'acte inutile si
essentiel.

Christiane GIRAUD (juin 2000)

Les soirées de La Lucarne

Animées par Armel LOUIS

MERCREDI 20 JANVIER 2010 À PARTIR DE 17 H 30
Vernissage de l'exposition de Frédérique Hatier

« Le plein est le vide, le vide est le plein », gouaches en noir et blanc. Du 18 au 30 janvier 2010.

JEUDI 21 JANVIER 2010 À 19 H 30
« De père en fille »

Rencontre littéraire avec Virginie Linhart pour *Le jour où mon père s'est tu*, paru au Seuil. Présentation de Robert Linhart. Soirée animée par Claude Duneton.

VENDREDI 22 JANVIER 2010 À 19 H 30
« Chansons de France et d'ailleurs »

avec le chanteur Niño Gema et le contrebassiste Hervé Borgogno.

SAMEDI 23 JANVIER 2010 À 19 H 30
« Amours à l'étouffée »

Rencontre littéraire avec les Editions L'iroli, en présence de Claire Blanchard-Thomasset pour *À l'étouffée*, et de Pierrick Bourgault pour *D'amours et de vins nouveaux*.

VENDREDI 29 JANVIER 2010 À 19 H 30
« Cultures en mouvement »

Rencontre avec la revue *Diasporiques* présentée par Philippe Lazar.

MERCREDI 3 FÉVRIER 2010 À 19 H 30
« Terreur et disparitions au Pérou »

Autour du livre de Daniel Dupuis *Donde estan ?* avec les éditions Le passager clandestin.

JEUDI 4 FÉVRIER 2010 À PARTIR DE 18 H
Vernissage de l'exposition de Catherine Wintzenrieth-Vernier
(1^{er} au 28 février 2010)

VENDREDI 12 FÉVRIER 2010 À 19 H 30
« Icare »

Lectures poétiques avec Delphine de Boutray, Marie-Pascale Bouladoux et Jean-Louis Treuil.

SAMEDI 13 FÉVRIER 2010 À 19 H 30
Soirée créole

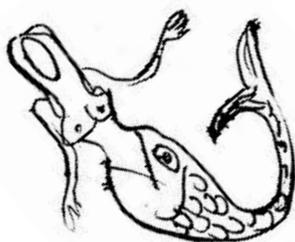
Lecture et tour de chant avec Inès Khai, chanteuse et Karlos Rotsen, musicien.

Choucroute de la mer

par Jean-Michel PLATIER *

LA FILLE caressait son verre, de haut en bas, somnolente. Je n'en revenais toujours pas. Jamais de toute ma vie l'invitation n'avait été aussi explicite. Le plus drôle, c'est qu'elle ne le savait pas. Qu'elle n'en avait pas conscience. Ses doigts parlaient et sa poitrine lourde rebondissait sous son pull. Je n'osais regarder le jeu de ses pieds. Ses yeux parlaient, derrière ses petites lunettes rondes, et moi je disais tout et n'importe quoi. C'est fou comme l'on peut être bavard et inintéressant lorsqu'on a une seule préoccupation à l'esprit. J'en venais à regretter la tête de veau et sa succulente sauce aux câpres et à l'ail. Ses dents mâchonnaient les mots et une douceur infernale saisissait ses avant-bras ; elle avait froid. Les apéritifs résonnaient depuis trop longtemps entre mes tempes, il fallait éteindre cet incendie. Elle avait pris une salade verte aux noix, prudente. J'avais enchaîné la partie sur un plat de résistance, un de ces plats comme on n'en fait plus dans les restaurants où ne sont servis que des plats cuisinés, congelés. Son verre bruissait toujours sous le bruit de ses doigts, le malmenant, le malaxant. À un moment, j'ai bien cru que j'allais défaillir sous cette action d'un appétit infini. Elle me dit qu'elle avait souffert ; et moi donc... Elle prit un filet de merlan frit, encerclé façon nouvelle cuisine d'un haricot vert, d'une tranchoulette de concombre

mêlée à deux rondelles de courgettes. Son programme politique se résumait à cette variante écologique de la nourriture. Elle me dit qu'elle était seule. Pour ma part, je ne me souvenais plus quand j'avais changé de chaussettes pour la dernière fois... Elle parla beaucoup, je bus du rouge puis du blanc. Le dessert fut très sympathique. Elle avala une fraise avec un peu de crème fraîche, mais elle était grosse... J'eus du mal sur la fin avec ma forêt-noire, pas un buisson ou un bosquet : une vraie forêt.



Elle enleva son pull, j'attendais la suite avec impatience. Elle me parla de Borges, de Dante et de Kant. C'est assez rare les filles intellectuelles, surtout à cet âge. Mais elle cachait bien son jeu, je l'appris à mes dépens quelques jours plus tard. Ses seins magnifiques jouaient avec les regards des hommes des tables voisines et le serveur ne se faisait pas prier pour prendre sa part.

Au moment de partir et de payer la note, salée comme c'est d'usage avant de passer à la suite des événements, elle passa son manteau, me dit un merci sucré et enlaça mon bras dès le premier pas sur le trottoir. Ses lèvres avaient bon goût et sa langue chercheuse aurait soulevé des montagnes.

C'est à ce moment précis que je regrettai d'avoir mangé de si bon appétit une choucroute de la mer.

* Jean-Michel PLATIER, *Ma fille est bientôt plus vieille que moi*, Arcadia, 2009, p. 65-67.



Les Chinoises

Des Chinoises j'aime les yeux...
Fentes lourdement
De paupières coiffées...
Filles de babil
Où fleurit le mystère,
Où chante le sourire...
Où monte mon chagrin
De ne pouvoir les prendre,
Et leur dire bonjour,
Et bonjour et adieu.
Dans leur langue ou la mienne,
Le langage d'aimer.

Bernard GASCO



Au milieu de l'hiver,
j'ai découvert en moi
un invincible été.

Albert CAMUS

BULLETTIN D'ABONNEMENT à retourner à :
Catherine NEYKOV (La Lucarne des Écrivains) 13, square Charles Laurent
75015 Paris

nom..... prénom.....
adresse.....
ville..... code postal

Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

ISSN 2101-5201

La Gazette de la Lucarne
rédaction et administration
32 av. de Flandre, 75019 Paris
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain
illustrateur : Jean-Jacques Grand
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarnedesecrivains@alicepro.fr